

Par de là l'horizon et l'océan immense
 Venaient de se lever des mondes inconnus.
 Et des hommes atteints de sublime démence
 Sur ces rives sans nom, promenaient leurs pieds nus,
 Une croix à la main ils passaient sur la grève,
 Traçant dans l'ombre épaisse un rayon lumineux ;
 Ils passaient, comme on voit, lorsque la nuit se lève,
 Des astres voyageurs dans ciel nuageux.
 Devant eux s'étendaient des solitudes mornes,
 Des fleuves déployant leurs sauvages grandeurs,
 De grands lacs, mugissant comme des mers sans bornes,
 Des forêts prolongeant leurs sombres profondeurs.
 Tout était riche et grand dans ces mondes sauvages :
 Le soleil les couvrait de ses rayons dorés,
 Et la fécondation dans la suite des âges
 Avait accumulé des trésors ignorés.
 Le désert verdoyant et l'immense prairie
 Ondulaient sous la brise ainsi que des moissons ;
 La montagne boisée et la plaine fleurie
 Souriaient au soleil et mêlaient leurs chansons,
 Des sables d'or roulaient sur le lit des rivières ;
 Au milieu des rochers brillaient les diamants ;
 Les marbres attendaient, au fond de leurs carrières,
 Que l'art les transformât en riches monuments.
 Quels pays enchantés ! Quelle grande nature !
 Au nord, le Saint-Laurent, un fleuve sans égal,
 Enlaçait avec grâce, ainsi qu'une ceinture,
 Notre vaste pays de ses flots de cristal ;
 Tantôt majestueux comme un lion d'Afrique,
 Promenant son pas lent au milieu des déserts,
 Et tantôt ressemblant à la furie antique,
 Lançant en mugissant ses vagues dans les airs ;
 Dans ses bords furieux ébranlant les collines
 Et roulant sur ses bords des quartiers de rochers,
 Ou creusant dans son lit de profondes ravines
 Dont le gouffre grondant effrayait les nochers.

Plus loin, vers le couchant, un autre fleuve immense,
 Tranquille dans sa force, et plein de majesté,
 A travers les déserts serpentait en silence,
 Répandant la richesse et la fécondité.
 Dans l'occident lointain il avait pris sa source,
 Et, comme entrevoyant la longueur du chemin,
 Ou tel qu'un voyageur fatigué de sa course,
 Il marchait à pas lents, sûr de son lendemain.
 Il semblait se soustraire aux regards des profanes,
 Ne cherchait pas le bruit ni les grands horizons,
 Mais faisait cent détours au milieu des savanes,
 Comme un serpent qui glisse à travers les gazons.
 Il était large et beau, mais dans son attitude
 Il avait je ne sais quoi de trop nonchalant ;
 Trop ami du repos et de la solitude,
 On eût pu l'appeler le monarque indolent.
 Il promenait son faste au milieu de ses terres,
 Étalant sa richesse, élargissant ses bords,
 Recevant ses nombreux et riches tributaires,
 Qui venaient dans son sein répandre leurs trésors
 Et de son beau royaume agrandir la puissance.

Or, l'Europe ignorait, il y a deux cents ans,
 De ce fleuve géant la paisible existence ;
 Et les peuples indiens étaient les seuls passants
 Dont il voyait alors errer les caravanes
 Tranquilles, sur le sein de ses flots paresseux.
 Pour percer les forêts, traverser les savanes,
 Sillonner les grands lacs et les marais fangeux
 Au milieu de périls et d'obstacles sans nombre
 Quel homme de génie allait enfin surgir ?
 Et franchir l'inconnu, cette muraille d'ombre
 Qui toujours du passé sépare l'avenir ?
 — Ah ! cette gloire était réservée à la France,
 Qui, dans cet âge d'or, accaparait l'honneur
 De porter aux nations vivant dans l'ignorance,
 La science de Dieu, la paix et le bonheur,

Un jour que le soleil, dans sa gloire sereine
 Se levait radieux, le vieux Meschacébé
 Se sentit tressaillir d'une émotion soudaine ;
 Un canot sillonnait son dos large et courbé,
 Monté par des marins inconnus sur sa plage.
 D'un costume bizarre ils étaient revêtus.

Leur visage était pâle, étrange leur langage ;
 Mais sur leurs fronts brillaient la gloire et les vertus.
 C'étaient nos deux héros, Jolliet et Marquette.
 Qui découvraient enfin le vieux *Père-des-Eaux*
 Étendu mollement au milieu des roseaux.
 Au nom de leur patrie il faisait sa conquête
 Et l'assujettissaient au sceptre de leur roi,
 Au nom auguste et saint de l'Eglise Romaine,
 Ils plantaient sur ses bords l'étendard de la Foi ;
 Ouvrant aux confesseurs une plus vaste arène.
 Au zèle apostolique un théâtre plus grand.

Le fleuve se taisait. Le soleil plus ardent
 De ses gerbes de feux inondait la savane,
 Et jusqu'au fond des bois il avait déjà lui ;
 Les nuages flottants sur le ciel diaphane
 Entrouvraient leurs rideaux de pourpre devant lui ;
 Dans la plaine passaient des brises parfumées,
 Et les foins balancés au souffle matinal
 Gazouillaient doucement comme un chant des almées.
 Le grand cèdre, dressant son cône vertical,
 Elevait dans les cieux sa tête solennelle
 Et de loin paraissait comme une sentinelle
 Montant la garde au bord du grand fleuve endormi.
 A distance flottaient des îles verdoyantes
 Que la lame berçait et couvrait à demi,
 Et qui, dans la lumière, apparaissaient brillantes,
 Comme dans un collier des perles chatoyantes.
 Ou comme en un jardin des corbeilles de fleurs.
 Quelques bosquets épars étalaient leur verdure,
 Les oiseaux déployaient leurs plus riches couleurs ;
 Au concert matinal ils mêlaient leur voix pure :
 La nature chantait l'hymne à son Créateur.
 Et les héros chrétiens, inondés d'allégresse,
 Baisant avec transport le rivage enchanteur,
 Célébrèrent de Dieu l'éternelle jeunesse !
 Tous deux agenouillés, ils plantèrent la croix,
 Rendant grâce au Seigneur d'avoir sauvé leur vie ;
 Et, levant leurs regards vers la sainte patrie,
 Ils prièrent longtemps, disant : *credo, je crois !*

III

Dix-huit mois sont passés, et le Père Marquette
 Pour la seconde fois revient de visiter
 Cet immense pays dont il fit la conquête,
 Et qu'au prix de son sang il voudrait racheter.

Il est seul cette fois. Son compagnon d'études,
 De voyages lointains, de périls, de travaux,
 Jolliet vogue au loin sous d'autres latitudes
 Et s'en va découvrir des rivages nouveaux.

Sur les bords du grand lac Michigan, il chemine,
 Cherchant encore au loin quelque âme à secourir,
 Mais une maladie incurable le mine ;
 Sa force l'abandonne ; il sent qu'il va mourir.

Mourir ! Il n'est pourtant qu'au début de la vie.
 C'est à peine, mon Dieu, s'il a trente-sept ans !
 Mais ne le plaignons pas : il est digne d'envie,
 Devant lui le ciel ouvre un éternel printemps.

N'écoutant que son cœur, il veut marcher encore,
 Mais son cœur généreux le trahit vers le soir !
 Hélas ! il sent grandir le mal qui le dévore,
 Et sur le bord du lac il est allé s'asseoir.

Les oiseaux dans les bois entonnaient leurs ramages ;
 Le soleil descendait triste sous l'horizon
 Qui refermait sur lui ses portes de nuages,
 Comme sur un monarque une obscure prison.

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,
 Ne se promenait plus dans le ciel azuré.
 Elle s'était cachée ; et le flot, comme un râle,
 Expirait doucement sur le sable doré.

Le grand lac ondulait, et ses vagues plus sombres
 Roulaient sur ses pieds nus leurs plus harmonieux ;
 Elles se succédaient et formaient dans les ombres
 Un cortège bruyant, triste et mystérieux.